

LE CONCEPT D'HÉTÉRO-CIVILISATION

par

Jean POIRIER

La sociologie des contacts culturels est déjà riche d'un grand nombre de travaux, surtout centrés sur les différents problèmes d'acculturation. Mais les situations complexes qui font l'objet de la présente communication ne semblent pas avoir provoqué beaucoup de recherches; sans doute la raison en est-elle qu'elles sont d'origine récente. Ce sont surtout les sociétés décolonisées qui ont posé le problème, mais le phénomène atteint aussi les pays industrialisés où l'évolution de la technique ultra-rapide crée des décalages ou des disparités qui sont à classer dans le cadre du vaste problème de l'hétéro-civilisation. Les faits de dualisme culturel existent aussi en Occident (cf A. Varagnac). Ils ne sont pas spécifiques des sociétés du «Tiers Monde».

DEFINITION

On peut dire que l'hétéro-civilisation caractérise la situation d'une société qui se sent à la fois *elle-même et autre*.

Plusieurs éléments entrent donc en ligne de compte :

— la société a subi une évolution qui, sous une forme ou sous une autre, a provoqué des modifications importantes au niveau des techniques, des structures sociales et du système des valeurs, ces modifications étant la conséquence d'influences extérieures issues du contact avec une autre société ou une autre culture; la civilisation devient fondamentalement *duplexe*;

— ces phénomènes de contact culturel se situent à la fois au niveau du conscient et au niveau de l'inconscient; une part des influences et de leurs conséquences reste toujours inconsciente, mais pour qu'il y ait hétéro-civilisation, il faut que la société soit en mesure de porter une

appréciation consciente (pertinente ou non) sur elle-même; la société est donc spectatrice lucide de sa propre mutation;

— un jugement de valeurs ambivalent est porté sur cette évolution; l'ambivalence résulte elle-même de la conjonction de plusieurs éléments. L'évolution est en effet jugée à la fois *nuisible*, *bienfaisante* et inéluctable. De là naissent des situations psychologiques très complexes; on pourrait dire que devant les valeurs antagonistes, incapables de choisir, les individus et les groupes acceptent et refusent en même temps, et souvent «veulent ne pas vouloir».

SPECIFICITE DU CONCEPT

Les phénomènes de contact culturel, dans le passé, n'ont pas abouti à la naissance de civilisations rendues ainsi étrangères à elles-mêmes. Si la notion d'hétéro-civilisation est nouvelle, c'est que, pour la première fois dans l'histoire culturelle, quatre éléments neufs ont été réunis :

1. — L'extrême rapidité du rythme du changement qui opère aujourd'hui à l'échelle d'une vie d'homme. Dans le cadre des sociétés traditionnelles, un homme pouvait vivre sa vie entière en demeurant à l'intérieur du même milieu technique, des mêmes cellules sociales, des mêmes croyances et valeurs. Dans les sociétés contemporaines, l'individu ne dispose plus de cette stabilité ni de cette continuité. La conséquence est que ce changement ne peut plus être inapparent comme lorsqu'il demandait de longs délais; il est désormais manifeste : les sociétés humaines *savent* qu'elles changent, et elles changent rapidement.

2. — La propagation de l'innovation d'une société à une autre se fait aujourd'hui dans des conditions nouvelles. La société diffusante est en effet, comme la société réceptrice, en dynamisme permanent. Autrefois, la société réceptrice disposait du temps nécessaire pour assimiler la novation. Aujourd'hui, il en va tout autrement : les sociétés européennes ou américaines diffusant la novation au sein des sociétés du Tiers Monde évoluent souvent plus rapidement que celles-ci, si bien qu'un certain hiatus se maintient en permanence.

3. — En dehors de la rapidité du rythme de l'évolution, qui rend celle-ci évidente à tous, deux facteurs nouveaux contribuent à situer le changement au niveau de la conscience claire :

— le progrès des moyens techniques de l'information : les *mass-media* diffusent les nouvelles, les commentent, les explicitent,

— les pouvoirs publics responsables de la gestion administrative des groupes n'entendent pas seulement enregistrer les faits, mais veulent les contrôler, et même anticiper sur l'événement : l'organisation de la planification, de la prévision, de la programmation, est un phénomène très nouveau. Cette *prospective* explique une prise de conscience objective de l'évolution de la société.

4. — *L'ambivalence* est aussi un caractère nouveau. Les contacts culturels mettaient autrefois en relation deux partenaires dont la position était nettement définie : il y avait un dominant et un dominé, et chacun était d'accord sur sa propre situation. Il en va aujourd'hui tout autrement : les échanges se font dans l'équivoque et l'ambiguïté. Nous ferons d'abord apparaître une contradiction absolue entre le plan de la théorie et le plan des faits :

Sur le plan théorique :

— La généralité (sauf exceptions) du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes postule l'égalité parfaite des diverses nations; chaque nation est souveraine; la plus petite des «micro-nations» (M. Thant) est l'égale de la plus puissante.

— Dans la même ordre d'idées, le progrès des sciences sociales a conduit à affirmer l'importance de toutes les valeurs culturelles : chaque culture concourt à enrichir le patrimoine humain en proposant des morales, des esthétiques, des philosophies originales. Après l'égalité juridique confirmée en droit international, c'est la reconnaissance de l'égalité des cultures.

En face de ces principes, les réalités opposent un démenti flagrant :

— il existe des pôles de domination économique qui commandent à la décision politique : la stratégie des grands groupes de pression fait échec à la liberté politique. Autrefois, les peuples puissants usaient de leur force «à visage ouvert» et imposaient leur domination aux peuples plus faibles sans chercher à la dissimuler : au contraire, ils tiraient gloire de leur démonstration de supériorité. Aujourd'hui — où le décalage entre nations fortes et nations faibles s'est accru dans des proportions immenses —, on assiste au contraire à une nouvelle stratégie, celle de la dissimulation. On continue d'user de sa force, mais d'une manière cachée, et en le niant officiellement. La domination se cache sous de multiples faux-semblants qui contribuent au malaise et au trouble. Elle devient invisible, s'exerce par personne interposée; cette crypto-colonisation tend à se substituer à l'affirmation univoque du pouvoir;

— il existe des pôles de domination culturelle qui diffusent des modèles en voie d'universalisation tant en ce qui concerne les styles de vie : le vêtement (c'est l'exemple de la cravate — en dépit de l'exception chinoise — et de la veste ou du veston), les distractions, (cf le cinéma), les habitudes (cf la cigarette), qu'en ce qui concerne les structures sociales ou les systèmes de valeurs; on peut identifier facilement une sorte de colonisation intellectuelle qui fait triompher certains modèles, depuis la généralisation de la monogamie jusqu'à l'utilisation systématique de catégories logiques ou de concepts qui diffèrent radicalement des catégories et concepts de la culture traditionnelle; en fait, celle-ci tend de plus en plus à se voir reléguée au rang d'activités folkloriques surannées. Il y a donc discordance entre les déclarations d'intention, qui exaltent les modèles de la tradition et les comportements réels qui privilégient les modèles nouveaux.

— Le principe de l'égalité des diverses cultures est contredit à l'intérieur même des sociétés techniquement et économiquement dominées : toutes les élites sont en effet formées «à l'occidentale» et bâtissent l'avenir de leur pays à l'aide d'instruments de travail étrangers : cela signifie que la loi remplace la coutume, la personne l'emporte sur le personnage, la science se substitue au mythe, la logique cartésienne évince

la magie et la symbolique, le principe de non-contradiction est préféré au principe de complémentarité.

Les élites d'abord — et ensuite tous les nationaux — sont inconsciemment gênés d'avoir à utiliser des concepts et des méthodes qui proviennent de l'étranger; si les cultures sont de valeurs égales, pourquoi ne peuvent-ils pas construire l'avenir dans la ligne d'une fidélité totale à leur propre système de valeurs ?

CONTENU DU CONCEPT

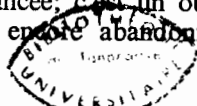
C'est à tous les niveaux de la société qu'il serait possible de montrer comment celle-ci peut simultanément être *elle-même* et *autre*. Après avoir rappelé quelques faits significatifs sur le plan techno-économique — domaine où ils sont bien visibles, — nous essaierons de poursuivre l'analyse à des niveaux où ils sont plus équivoques et plus dissimulés : ceux de l'organisation sociale et du système de valeurs.

I. — L'HÉTÉRO-CIVILISATION TECHNIQUE

Il ne suffit pas de constater l'évidence, c'est-à-dire la coexistence de deux ordres d'activité technique, de deux sources instrumentales : l'héritage de la tradition, l'apport de la modernité. Car, pour qu'il y ait hétéro-technique, l'ambivalence doit s'ajouter au dualisme.

Tel est bien le cas, nous semble-t-il, et nous pouvons le vérifier aux différents niveaux de l'univers techno-économique.

La production des pays du Tiers Monde est due aussi bien au recours à une technologie très moderne qu'au recours à des techniques traditionnelles très archaïques. Dans certains cas, la technologie moderne entraîne la désuétude des techniques archaïques : par exemple, on constate partout que les ustensiles de cuisine en métal (généralement importés) font disparaître les anciens récipients en poterie ou en matière végétale (bois ou calebasse). Mais, dans des domaines beaucoup plus importants sur le plan économique (car liés directement à la production), il existe d'extraordinaires «permanences» culturelles; le meilleur exemple est sans doute donné par la stabilité des instruments agricoles traditionnels : la pioche, le pic, la pelle, la fourche et la bêche, venus de l'Europe, pénètrent très difficilement; ainsi, à Madagascar, l'instrument universel de l'agriculture est l'*angady*, sorte de bêche à lame étroite, dérivée du bâton à fouir et manœuvrée en percussion oblique lancée; c'est un outil certainement peu rationnel, mais que personne n'a encore abandonné.



Dans beaucoup de cas, à des facteurs technologiques s'ajoutent des facteurs sociologiques : c'est ainsi que *l'angady* permet le travail collectif; le défrichage ou le labour se font à trois hommes manœuvrant alternativement leur *angady* en un mouvement synchronisé; la pioche ne permettrait pas un travail en commun d'une même qualité. Le même travailleur se sert d'instruments situés aux deux extrémités de l'échelle technique : le même paysan, descendu de son tracteur ou quittant son motoculteur, retournera à *l'angady* des ancêtres.

Nous ne rappellerons que pour mémoire la coexistence des deux mondes techniques, qui est une caractéristique des pays en voie de développement : les appareils ultra-modernes y côtoient les outils les plus archaïques. A quelques kilomètres du bloc chirurgical de la grande ville, les soins sont donnés par les guérisseurs; une usine automatisée (ce qui est sans doute une erreur là où la main-d'œuvre abonde) voisine avec l'artisanat le plus traditionnel. Ce qui est plus important pour nous, c'est de noter *qu'à l'intérieur* de ce modernisme même subsiste un archaïsme authentique : des thérapeutiques magiques sont employées à l'intérieur de l'hôpital, et les chaînes de production de l'usine sont soumises aux aléas de divers tabous ou de diverses prescriptions magiques. D'ailleurs, dans la même agglomération, les constructions les plus modernes dominent des bidonvilles aux cases faites de débris de caisses et de touques de pétrole. Bien plus, c'est, semble-t-il, à l'intérieur même du nouvel univers technique que s'affirment les constantes de la pensée traditionnelle.

En effet, l'irruption dans la culture archaïque de l'appareillage technique moderne a été si rapide et a constitué une innovation telle, que la société ainsi défigurée a déclenché spontanément divers mécanismes de rééquilibrage destinés à compenser les traumatismes produits. Ces procédés sont variés : ils peuvent consister en un retour aux ancêtres, comme le montrent de nombreux messianismes ou prophétismes océaniques qui considèrent toute la technologie moderne comme un cadeau offert par les ancêtres et indûment détourné par les étrangers (Européens ou Américains). Ils peuvent prendre des formes très inattendues et intégrer l'appareil technique dans une nouvelle croyance : n'est-ce pas au Japon même qu'une secte a récemment constitué les « machines à sous » en entités détentrices de pouvoirs supra-naturels? Mais au-delà de ces aspects particuliers, il faut admettre que les réactions de la pensée archaïque des sociétés préindustrielles devant le développement de la technologie nouvelle ont été fondamentalement ambiguës; encore aujourd'hui, un grand nombre d'utilisateurs de la machine prêtent à celles-ci, consciemment ou non, des vertus magiques; l'absence ou l'insuffisance d'entretien des machines, si souvent dénoncées, sont de simples conséquences — logiques — de ce postulat de base; la machine si puissante, si efficiente, doit pouvoir s'entretenir toute seule.

C'est, plus généralement, à toute une psycho-sociologie de la technologie qu'il conviendrait de procéder. On comprendrait mieux alors, dans quel univers ambigu doivent s'affirmer les techniques introduites dans une société archaïque. Nous voudrions seulement mettre ici en valeur le décalage qui existe entre, d'une part, la machine, et d'autre part, le milieu sur lequel elle opère. En effet, la machine est un objet matériel, neutre, disponible, normalement non sacralisé, et qui agit de façon automatique; le milieu sur lequel elle exerce sa puissance (le champ, s'il s'agit d'un charrue, le sous-sol, s'il s'agit d'une excavatrice, etc. . .), au contraire, n'est ni neutre, ni désacralisé, ni disponible; il n'est pas complètement objectif. La nature, dans la pensée archaïque est vivante et agissante en soi; elle est soit une divinité, soit l'habitat des puissances telluriennes (génies des eaux, de la brousse, des bois etc. . .) : elle est donc un être, un sujet, possédant sa propre personnalité — et l'on sait avec quelle prudence les sociétés préindustrielles appliquent leur effort au milieu; l'homme vit dans la crainte de perturber les rythmes naturels. En réalité, il existe un véritable hiatus entre l'instrument et son insertion dans le monde. Les uns et les autres sont incommensurables, et l'écart ne se comblera pas complètement avant plusieurs décennies.

Enfin, nous nous bornerons à rappeler, sur le plan économique, que le Tiers Monde ne s'appartient pas : donc, qu'il est bien, là encore, *lui-même* et *autre*, en pleine situation d'aliénation. La grande majorité des entreprises industrielles appartiennent à des Européens (plus de 90% en Afrique sub-Saharienne) ou à des Américains; les cours des produits d'exportation sont fixés en dehors des pays producteurs; l'essentiel des crédits d'investissement provient également de l'extérieur de ces pays. Dans un tel contexte, on peut dire que les nations nouvelles, souvent, n'ont pas conscience de s'appartenir vraiment.

II. — L'ORGANISATION SOCIALE.

Nous essaierons de faire apparaître l'*hétéro-culture* à trois niveaux : celui des structures familiales, celui du contrôle social proprement dit (qui s'exprime par les diverses manifestations du pouvoir), et celui de la formalisation juridique. Il ne peut s'agir ici que d'évoquer quelques faits; l'hétérogénéité culturelle imprègne toute l'existence sociale et, en conséquence, déborde de beaucoup les exemples cités.

Les relations familiales, si profondément atteintes par l'évolution, devraient être moins touchées que d'autres par ces modèles contradictoires que nous analysons ici; le groupe familial demeure un ensemble constitué par les ancêtres, et leurs descendants, et le respect éprouvé à l'égard des ancêtres, quelle que soit la forme qu'il prenne (et la manière : éthique, religieuse ou magique, dont on l'exprime), demeure pourtant une constante culturelle; cependant, on ne peut se contenter de décrire un affaiblissement progressif de ce dernier modèle, car il existe bien, même en

ce qui concerne la société familiale, des contradictions et des impasses. Nous les rencontrons en étudiant la situation du couple et de l'individu; ce sont des aspects bien connus que nous rappellerons rapidement; le couple est un être social inconnu de la culture traditionnelle, et même inconcevable, puisque le mariage répond à de tout autres préoccupations, il est d'ailleurs évident que la polygynie, si largement répandue, suffisait à interdire la formation du couple. Mais d'autres facteurs jouaient : par exemple, l'ignorance « officielle » de l'amour, qui n'était pris en compte ni par le droit, ni pas les mœurs (l'existence et la reconnaissance de l'amour dans le mariage sont des phénomènes tout nouveaux dans l'histoire de l'humanité). Au contraire, nous savons qu'aujourd'hui le couple existe : mais, outre le fait qu'une fois formé, il est déchiré entre les quatre grandes lignes patrilinéaires et matrilinéaires de ses deux composants, de nombreux handicaps pèsent sur sa formation; ces handicaps sont très divers; certains, comme l'existence de la « dot », ont une portée générale; d'autres ne touchent qu'une partie de la population : ainsi, les jeunes Africains de l'*intelligentsia* formée en Europe (et qui sont souvent marqués par l'exemple du « foyer » et du « couple » à l'euro péenne) ont des grandes difficultés à trouver des femmes de formation comparable : le décalage ne sera comblé qu'avec le temps.

Le groupe familial, déjà en voie de se recentrer sur la famille-ménage, rencontre une autre difficulté avant même d'avoir achevé ce mouvement : les enfants réclament leur autonomie de comportement. Il s'agit là d'une véritable décolonisation de l'individu, autrefois mis en tutelle par le groupe. Comment ne pas voir que ces tendances à l'individuation sont à l'origine d'une part de l'exode rural, et d'autre part, de l'« exode national » qui pousse tant d'étudiants à s'installer dans le pays européen qui les a formés?

Le champ des relations familiales est donc un terrain où s'affrontent des modèles également valables, également importants pour les intéressés, et antagonistes : la fidélité au groupe consanguin et la volonté d'exprimer sa personnalité, le respect envers les ancêtres et les impératifs du développement; à l'existence sécurisante vécue dans le groupe, par et pour le groupe, s'oppose l'aventure exaltante et dangereuse de la réalisation du moi : l'individu est déchiré entre la personne et le personnage.

Les contradictions sont identifiables aussi bien quant au principe du pouvoir politique qu'en ce qui concerne ces applications.

Quant au principe, il suffira de rappeler l'existence de deux facteurs susceptibles de remettre en cause la notion même du pouvoir :

— à l'extérieur, il s'agit des groupes de pression qui existent soit dans le cadre des nations dominantes (souvent les anciennes métropoles des nations ex-coloniales), soit à l'échelon international, ces derniers étant d'ailleurs les plus efficaces, quoique les moins manifestes. Il paraît évident

qu'au moins dans certains pays du Tiers Monde, il y a *partage* de la décision politique entre deux partenaires; l'indépendance, dans ce cas, est formelle plus que réelle;

— à l'intérieur, il s'agit des forces centrifuges du «tribalisme»; les concepts de nation, de patrie, d'Etat, ne sont pas encore assimilés et recouvrent des réalités différentes; la dénomination a précédé le fait lui-même.

La même coexistence forcée de deux ensembles antagonistes se retrouve dans la gestion du pouvoir. A l'ancienne légitimité fondée sur la relation de l'homme à l'ancêtre, et de l'ancêtre aux puissances invisibles, s'est non pas substituée, mais superposée, toute une série de notions neuves, plus ou moins incompréhensibles : la souveraineté du peuple, la séparation des pouvoirs, l'égalité — très théorique — des citoyens. Ces conflits larvés s'approfondissent : la théorie du «domaine éminent» de l'état s'oppose aux droits traditionnels, informels et imprécis, mais certains, que les populations rurales estiment avoir sur les terres «vacantes»; la distinction juridique fondamentale — généralisée dans les nations ex-coloniales — que l'on fait entre décentralisation et déconcentration ne représente rien de réel pour la population (laquelle confond dans un même ensemble tous les pouvoirs *extérieurs* au groupe traditionnel qu'ils soient décentralisés ou déconcentrés).

L'individu et le groupe sont ainsi pris dans un réseau de forces et de tendances incohérentes, qui s'opposent entre elles; ils s'installent alors dans l'incompréhension et le malaise. Ces faits présentent une importance particulière, car nous sommes en présence de sociétés qui attachent un intérêt majeur à la relation de l'homme au groupe; le problème central de l'individu (problème dont il ne comprend d'ailleurs pas les données) est de savoir à *quel groupe* il se rattache : la pluralité des références possibles — et leur contradiction — le mélange entre les notions traditionnelles et les catégories nouvelles, entre la nation, la tribu, le lignage, la caste et le village, aboutissent à un désarroi total.

Les systèmes de formalisation juridique ne peuvent évidemment qu'enregistrer cet état de confusion, en l'aggravant parfois; or, l'appareil juridique est issu de modèles européens et s'applique à une réalité sociale pour laquelle il n'a pas été conçu; il y a donc là une distorsion grave. De plus, les juristes qui sont chargés de préparer les «textes» sont des individus déculturés qui ont tendance à régler les problèmes en leur donnant des solutions verbales. L'étude des conditions dans lesquelles s'élaborent les nouvelles législations permettent de formuler trois remarques :

— nous soulignerons d'abord une tendance générale : le *fétichisme de l'écrit* et l'avènement d'une nouvelle *magie de la loi*; nous voulons dire que, très généralement, on règle les problèmes par une méthode nominaliste qui consiste à préparer un texte (plus ou moins pertinent) et à se désintéresser absolument de ses conditions d'application. La

solution demeure toute théorique. En profondeur, on trouve ce sentiment inconscient que la nomination emporte la réalisation; la loi vaudra *per se*; à la limite, il n'y a plus de différence de nature entre la formule juridique et la formule magique;

— dans l'ordre juridique, on construit une législation et une réglementation qui ont leur source essentielle dans les droits européens; ces droits sont eux-mêmes largement tributaires des héritages romain et chrétien : il y a placage artificiel d'un contenant étranger sur un contenu qui n'est pas à sa mesure; le droit reste formel, il n'est pas appliqué;

— dans l'ordre judiciaire, qui est l'actualisation et la dramatisation du droit, les mêmes méthodes aboutissent à un véritable hiatus entre la justice et le justiciable, hiatus qu'on essaie presque toujours de minimiser ou de dissimuler. Les enquêtes faites sur le terrain montrent qu'une importante proportion des litiges échappent en réalité aux tribunaux officiels et sont réglés à un autre niveau, celui de l'arbitrage devant des instances coutumières. Les statistiques officielles doivent toujours être pondérées.

Nous constatons donc l'existence d'un véritable dualisme juridique qui aboutit, pour le moment du moins, à une coexistence agressive et à un conflit beaucoup plus qu'à une conciliation ou à une complémentarité.

Mais au-delà des divers aspects de l'existence sociale, c'est l'ensemble des motivations et des réactions qui se trouve affecté par le dualisme et l'hétérogénéité du système des références.

III. — DICHOTOMIE DE LA SOCIÉTÉ

Les sociétés dualistes sur le plan culturel sont toutes segmentées, en deux ensembles opposés par leurs genres de vie et leurs modes de pensée; bien que la structure interne de chacun de ces groupes soit complexe, ce qui est significatif pour nous est le principe même de cette dichotomie qui sépare les masses d'une certaine « élite ». On manque d'ailleurs de termes adéquats pour définir ces dernières couches sociales, *intelligentsia* ou *évolués* étant insuffisants : il s'agit pour l'essentiel de retenir l'existence de deux sociétés très différentes l'une de l'autre, une société démographiquement minoritaire, celle des agglomérations urbaines, à laquelle on joindra les rares cadres instruits servant en brousse (instituteurs, agents du paysannat dont les niveaux de vie sont plus élevés et qui sont habitués à la novation même quand ils la récuse) et une société rurale qui comprend entre 70 et 90% du total des habitants, aux niveaux de vie très bas, et centrée sur les modèles traditionnels.

Cette segmentation est recoupée par une autre dichotomie encore plus préoccupante : à l'intérieur de la société urbanisée s'affirme une véritable pré-classe, celle de l'*intelligentsia* rassemblant les titulaires de diplômes

et de fonctions. Ce sous-ensemble n'est évidemment pas homogène (des particularismes de caste, d'origine, de parti ou de confession s'y manifestent), mais il est d'ores et déjà perçu comme le regroupement des *privilegiés* et se coupe de jour en jour, de plus en plus profondément, du reste de la société. C'est ce phénomène de hiatus qui nous paraît à la fois le fait nouveau et le fait essentiel : «les élites», les leaders ou les privilégiés de la société traditionnelle n'étaient évidemment pas coupés de leur société, ils étaient au contraire attachés par des réseaux subtils de relations entrecroisées; de plus, les «masses» adhéraient au système; au contraire, aujourd'hui, la rupture est consommée et une hostilité d'abord latente et voilée, puis de plus en plus déclarée, s'affirme à l'encontre des privilégiés.

Cette césure entre deux ensembles est particulièrement digne d'attention car elle aggrave le caractère hétérogène de la culture : on pourrait dire qu'il n'y a pas seulement hétéro-civilisation, mais encore hétéro-société.

IV. — CATEGORIES LOGIQUES ET SYSTEME DE VALEURS

Nous nous bornerons à poser quelques points de repère permettant de situer certains aspects du problème.

L'outillage mental de l'hétéro-civilisation est double : on utilise à la fois le raisonnement mythique et le raisonnement cartésien, la foi et la logique, la tradition et l'expérience. Toutes les sociétés, certes, recourent à ce jeu complexe, mais les sociétés hétérogènes présentent les caractéristiques suivantes :

— quantitativement, le recours au mythe et à la tradition est aussi important que l'utilisation des autres formes, alors que c'est l'inverse chez les sociétés industrialisées; la fréquence varie suivant l'âge, le niveau d'instruction, la catégorie professionnelle;

— le recours aux formes traditionnelles est péjoré officiellement et valorisé officieusement : des attitudes ambivalentes sont observables chez le même individu qui passe d'un type de comportement à un autre suivant le milieu ou la nature de l'action;

— les deux types de comportement retentissent l'un sur l'autre; ils s'influencent mutuellement. Nous avons vu que la machine était personnalisée, investie par la magie (on pourrait dire «magifiée») et que le mot demeure *verbe*. Complémentairement, on voit se développer une série de tentatives destinées à prouver l'existence subtile de la logique dans le mythe, du quantitatif sous le qualitatif, du rationnel sous le traditionnel.

L'outillage conceptuel est donc polymorphe et les instruments logiques utilisés sont dualistes. Le caractère complexe ne facilite pas les opérations de la pensée.

L'éthique et le système des valeurs en général, incluant la religion et l'esthétique, se trouvent également pris dans un double champ de références. Il paraît inutile de s'attarder à prouver ces évidences : toute la culture s'alimente à la fois à la tradition et aux influences extérieures. Mais il faut bien comprendre que le caractère essentiel de cette situation est sa duplexité : la culture est très exactement duplexe, c'est-à-dire bivalente, tous les modèles ayant tendance à se contredire; de telles conditions ne sont pas propres à favoriser le développement qui, pour réussir, doit être un engagement univoque fondé sur des attitudes résolues.

Mais le principal problème est d'ordre psychologique; il pourrait se formuler ainsi : pour la première fois dans l'histoire, des civilisations à l'écoute d'elles-mêmes se savent profondément traumatisées, adultérées, projetées hors d'elles-mêmes, et savent en même temps que ces changements sont irréversibles.

Ce viol de la personnalité culturelle est, en effet, la condition même du développement. Les bouleversements sont un processus inéluctable qui, tout à la fois, est regretté et approuvé. Nous sommes alors en pleine ambiguïté, et nous pouvons mieux comprendre l'*impasse* absolue contre laquelle butent tous ceux qui sont atteints par les changements : car les nationaux des pays du Tiers Monde, quoique profondément humiliés de voir que leur dignité culturelle a été bafouée, et quoique critiquant amèrement les nouveaux modèles introduits par l'Occident, ne cherchent à se débarrasser ni des styles de comportement, ni des habitudes, ni des modes de penser. Pour prendre un exemple, disons que le jeune Africain ainsi déculturé et aliéné n'imagine pas de renoncer à porter des boutons de manchettes, à écrire avec un stylo, à bénéficier de divers gadgets. Mais en même temps, le même homme persistera à observer divers modèles traditionnels, non seulement à la suite d'une pression sociale demeurée vive, mais encore par l'effet d'une adhésion profonde de son être.

C'est peut-être essentiellement en cela que les civilisations duplexes du monde contemporain — nées du contact de deux géniteurs trop différents — constituent bien un phénomène original : elles savent ce qu'elles sont, et elles savent que, malgré leur refus ou leur révolte, elles sont forcées d'être *double*. *Ne voulant pas s'accepter*, et *ne pouvant pas se refuser*, elles se font à elles-mêmes beaucoup de mal. Parvenus à ce point de l'analyse, nous devrions alors tenter une exploration du psychisme inconscient; une psychanalyse de ces sociétés permettrait sans doute de découvrir une thérapeutique appropriée susceptible de débarrasser les peuples décolonisés de certains complexes stérilisants. Mais cette recherche de socio-analyse demeure à faire.

* * *

En attendant l'avènement de cette science des motivations collectives inconscientes, il serait nécessaire de reconnaître la spécificité de la notion d'hétéro-civilisation, et d'en approfondir les caractéristiques. Cette situa-

tion nouvelle se définit, nous semble-t-il, par les éléments suivants :

— les thèmes culturels sont issus de deux «matrices» différentes et souvent contradictoires, la mise en présence des deux ensembles se faisant non pas progressivement, mais de manière soudaine;

— l'une des matrices est dominante, imposant ses modèles et ses normes, et l'autre est dominée; une situation d'inégalité et d'unilatéralité est créée;

— ce contact et les diverses relations qui en sont la conséquence sont visibles et perceptibles par la société dominée; l'influence des *mass-media* contribue à vulgariser les problèmes, et aboutit même souvent à des effets de grossissement;

— la société dominée oscille perpétuellement entre deux systèmes de valeurs antagonistes et ne peut se débarrasser d'un sentiment général d'insécurité; elle se sait mutilée, dépassée, humiliée, et se dresse contre la société dominante sans pouvoir rejeter les nouveaux modèles qui sont inséparables du développement économique; le drame de l'hétéro-civilisation, c'est qu'elle se sent condamnée à une aliénation culturelle à laquelle elle ne peut ni consentir, ni résister;

— toute solution est donc impossible : soit l'assimilation des éléments allogènes repris dans l'élaboration d'une civilisation nouvelle (puisque la société ressent cette invasion comme une infidélité aux ancêtres), soit le retour aux sources vers la culture traditionnelle (puisque aucun groupe n'échappe aux impératifs catégoriques du développement).

On comprend donc que les sociétés vivent dans l'ambiguïté la plus complète, et qu'elles usent continuellement de faux-fuyants, d'expédients, d'ersatz : on s'installe dans le malentendu, le provisoire, l'artificiel. On se donne à l'activité de jeu, qui est un moyen facile de ruser avec le réel. De multiples stratégies sont mises en œuvre pour occulter les vrais problèmes.

L'hétéro-civilisation n'est pas une maladie sociale, mais un état de crise chronique que divers tranquillisants s'emploient à soulager, mais qu'ils ne peuvent guérir. C'est une situation nouvelle, irritante pour ceux qui la vivent, mais qui, en profondeur, n'est pas dangereuse : le temps à lui seul suffira à faire se rétablir l'ordre; mais seul le temps, sans doute, peut le faire.

Il semble bien qu'une telle situation soit originale, car c'est la première fois que sont réunis ces éléments constitutifs :

— une prise de conscience du caractère contradictoire des systèmes de valeur mis en présence;

— une impasse psychologique : l'impossibilité radicale de choisir un système plutôt que l'autre — et en même temps l'impossibilité de choisir les deux, puisqu'ils sont antagonistes. On a en même temps la certitude que les deux modèles sont également indispensables et le sentiment qu'ils sont inconciliables. L'homme ne peut pas choisir sa voie, s'il préfère

la tradition, il s'interdit tout avenir, s'il préfère la modernité, il trahit les ancêtres. D'où un malaise persistant et un immobilisme qui expliquent en partie à la fois la situation ambiguë des relations entre le Tiers Monde et l'Occident, et la stagnation économique;

— une stratégie de la dérobade et du transfert : devant l'acuité des problèmes posés, on a tendance à nier le réel, à refuser l'évidence, et à recourir à toute une série de fausses solutions (renouveau de la magie, mimétisme formel à l'égard des modèles étrangers, comportements de dérivation, de compensation et de transfert). On préfère nier l'existence même des problèmes plutôt que d'en reconnaître la gravité. Nous sommes alors placés devant un jeu psychologique très complexe : car une partie des problèmes se trouve refoulée dans l'inconscient (ce sont les problèmes les plus graves, qui risquent de mettre en question la société en tant qu'être) — si bien que l'hétéro-civilisation est marquée à la fois par la prise de conscience du dualisme culturel et par le refoulement des conséquences les plus graves de ce dualisme.

* *

Le schéma d'analyse que nous proposons nous paraît valable pour la plupart des sociétés en voie de développement. Il ne s'applique pas, ou du moins pas intégralement, aux sociétés duelles déjà développées et qui, surtout, ont déjà bénéficié de cette relève des générations dont nous avons parlé : c'est ainsi que la Turquie, qui a été en situation d'hétéro-civilisation, ne peut plus être caractérisée par les éléments que nous avons relevés dans les pages précédentes. Mais c'est là un cas exceptionnel.

Si l'on essaie d'être parfaitement objectif, il ne faut pas se leurrer d'espairs vains et énoncer des solutions purement verbales. Car à l'impasse psycho-sociologique que nous avons constatée s'ajoute une impasse historique : on ne peut pas régler rapidement ces problèmes inédits.

Solution possible : seule la relève des générations traumatisées contemporaines par des générations nouvelles est capable de résoudre le problème. Il y faudra plusieurs décennies.

Mais notre conclusion ne doit pas incliner au pessimisme. Bien au contraire, puisque nous estimons que la durée *suffira* à rétablir un nouvel équilibre.

De plus, nous pensons que la reconnaissance des données objectives de la situation actuelle aurait des conséquences très heureuses et pourrait précipiter l'évolution. Les sociétés du Tiers Monde se sont installées dans l'ambiguïté, l'ambivalence, la *duplexité* (qui, disons-le, aboutit souvent chez les deux partenaires, pays riches et pays déshérités, à une stratégie qui n'abuse personne, et qui s'installe dans le cadre d'une activité de jeu occultant les vrais problèmes).

Le propre de l'hétéro-civilisation, fort heureusement, est de constituer un conflit provisoire. Mais la solution pourrait en être hâtée si l'on analysait les éléments du problème au lieu d'essayer de le nier. L'intérêt que comportent les valeurs originales des cultures traditionnelles, l'importance enfin universellement reconnue que présentent les sociétés en voie de développement, exigent un changement radical d'attitudes et de méthodes (1).

(1) On pourra consulter sur ces problèmes deux études que nous avons récemment publiées : De la situation coloniale à la situation condominiale, *Cah. Intern. Sociologie* 1966 t. I et La structure dualiste des sociétés nouvelles *Cah. Psychol. des Peuples* 1967.

